

LA PORTEUSE DE PAIN

—o—
DEUXIÈME PARTIE.—(Suite.)
—o—

VII

Les deux misérables se séparèrent. Jacques Garaud se frotta les mains ; une expression de joie farouche rayonnait sur son visage. — Demain, murmura-t-il, l'obstacle sera brisé, le lien sera rompu. Lucien Labroue, après quelques larmes données à sa fiancée, et quelques jours de deuil, n'aura plus qu'à s'abandonner à son heureuse chance et à répondre à l'amour de Mary ! Décidément Ovide est un homme précieux ! Il me coûtera cher, mais qu'importe ? Pour assurer le bonheur de ma fille, je donnerais ma fortune ! je donnerais ma vie.

À huit heures précises Soliveau, sous son pseudonyme d'Arnold de Reiss, attendait mademoiselle Amanda non loin des ateliers de madame Augustine. La jeune fille vint le rejoindre d'un air affairé. Ovide, à qui sa préoccupation ne pouvait échapper, lui demanda :

— Qu'y a-t-il donc ?

— Une corvée ! Nous dînerons quand nous pourrons. Il faut que je prenne une voiture et que je me fasse trimbaler au quai Bourbon pour savoir si Lucie est allée à Bois-Colombes.

— Je vais vous accompagner, mademoiselle, fit-il. Mettons-nous à la recherche d'un fiacre. Nous irons ensuite dîner au restaurant de la "Tour d'Argent" qui n'est pas loin du quai Bourbon.

* * *

En passant pour la seconde fois auprès du dormeur couché près du bouquet d'arbres, dont nous avons expliqué la position à nos lecteurs, Lucie, nous le répétons, n'avait éprouvé ni surprise, ni frayeur, et elle avait continué son chemin sans tourner la tête. Elle regarda sa montre. Il ne lui restait que dix minutes pour arriver à la gare et prendre le premier train montant vers Paris. Quoique fort embarrassée par son paquet, elle hâta le pas. Bientôt elle disparut aux yeux du guetteur entre la haie d'épines et les murailles de clôture de propriétés particulières. La jeune fille suivait ce sentier depuis deux ou trois minutes, quand elle s'arrêta en poussant une exclamation de surprise et de joie. Elle se trouvait face à face avec la mère Lison, et celle-ci ne se montra pas moins étonnée que Lucie.

— En voilà un hasard ! s'écria-t-elle. Chère mignonne, d'où venez-vous donc ?

La fiancée de Lucien expliqua le but de son voyage, puis elle ajouta :

— Mais vous, maman Lison, vous suivez la route qui conduit à la Garenne de Colombes, et je ne sache pas que vous ayez l'habitude d'y porter du pain tous les jours. Votre tournée serait un peu longue !

— Oui, mignonne. C'est la première fois que je viens ici, aussi je suis fort embarrassée, et j'ai grand-peur de me perdre.

— Où allez-vous ?

— A la Garenne de Colombes, route de Paris, numéro 41.

— Vous êtes bien sur le chemin, mais arrivée à la route vous serez obligée de redescendre un peu, à moins que vous ne preniez un petit sentier à gauche qui coupe à travers champs et qui vous abrègerait...

— Merci, mignonne ; je prendrai le sentier, car il faut que j'arrive vite.

— Qu'allez-vous faire à la Garenne, maman Lison ?

— Trouver la mère de madame Lebert, ma patronne.

— Est-ce qu'elle va plus mal, votre patronne ?

— Toujours la même chose, bien mal, bien mal, et elle a envie de voir sa mère. Depuis un an M. Lebert est fâché avec la vieille dame, rapport à des affaires d'intérêt, et il lui a interdit l'entrée de sa maison. La patronne n'ose point demander à son mari de lui écrire, et elle m'envoie près d'elle pour la prier d'oublier les discussions pas-

rence et sonna à une porte sur laquelle se trouvait un écusson portant ce mot en grosses lettres :

ROBES

La personne qui vint lui ouvrir était une jeune femme de vingt-cinq ans.

— Tiens ! Lucie ! s'écria cette jeune femme en faisant entrer la visiteuse dans une chambre modeste. Quel bon vent t'amène ?

— Une question à t'adresser, ma chère Antoinette ! As-tu beaucoup d'ouvrage en ce moment ?

— Je voudrais te répondre : oui, mais la vérité est que ça ne va pas ! Je n'ai absolument rien à faire.

VIII

— Alors, reprit Lucie, tu peux me donner un coup de main.

— Bien volontiers, fit Antoinette.

Il s'agit de m'aider à finir une robe de bal que je dois livrer demain soir à neuf heures.

— Je suis à ta disposition,

— Je te préviens qu'il faudra passer la nuit.

— Ce ne sera pas la première.

— Nous dînerons ensemble et je te préparerai du café très fort pour nous empêcher de dormir. Prends ton chapeau et filons, j'ai une voiture en bas.

— Le temps de mettre un pardessus et un chapeau.

Deux minutes plus tard Lucie et Antoinette montaient en fiacre et roulaient vers le quai Bourbon.

* * *

La mère Lison, en quittant la jeune fille sur le chemin conduisant de Bois-Colombes à la Garenne de Colombes, avait hâté le pas pour rattraper le temps employé à la causerie dont nous avons été témoins. En arrivant au bouquet d'arbres près duquel Ovide, quelques instants auparavant, feignait de dormir, elle aperçut ce sentier, et vit marcher au loin devant elle un homme vêtu en bourgeois, et portant à la main une valise.

— Ce doit être ce chemin-là, se dit-elle en s'engageant sans hésiter.

Quelques instants après elle débouchait sur le route de Paris. En face d'elle se trouvait une petite propriété dont les murailles de clôture étaient garnies de vigne vierge et de lierre. Une plaque fixée sur un des poteaux de l'entrée portait le chiffre 41.

— C'est là, murmura Jeanne Fortier en traversant la route.

Le corps de bâtiment se trouvait au fond d'un jardin planté de légumes et d'arbres fruitiers. Jeanne agita la chaînette de la cloche et bientôt apparut une vieille servante paysanne qui, d'un air soupçonneux, accueillit la visiteuse par ces mots :

— Qu'est-ce que vous demandez ?

— Je voudrais parler à madame Lebel.

— De quelle part ?

— De la part de sa fille, madame Lebert, maîtresse boulangère, rue Dauphine.

— Venez avec moi.

La servante conduisit Jeanne Fortier jusqu'à la maison, l'introduisit dans une pièce de rez-de-chaussée où se trouvait madame Lebel, volumineuse femme d'une soixantaine d'années, et dit :

— Madame, voici une personne qui vient vous parler de la part de madame Lebert.



Voici la clef, ajouta le père de Mary. Prends à droite.—(Voir p. 175, col. 2.)

sées, les querelles, les rancunes et de venir l'embrasser sur son lit de souffrance.

— C'est dommage que je sois si pressée, maman Lison. Je vous aurais attendue. Mais c'est impossible. J'ai une robe à terminer pour demain et je dois même revenir l'apporter à la Garenne à neuf heures du soir... Ce qui n'est pas gai.

— Eh bien, mignonne, embrassons-nous et retournons à votre ouvrage. Moi je vais faire ma commission.

La vieille femme et la jeune fille s'embrassèrent et Lucie courut vers la gare, mais elle eut beau courir, elle manqua le train de trois heures et demie et dut attendre celui de quatre heures. À quatre heures et demie elle était à Paris. Elle prit une voiture et se fit conduire non au quai Bourbon, mais à la rue de l'Hôtel-de-Ville. Elle monta au troisième étage d'une maison d'honnête appa-